

Ne Pas Oublier...

A propos du projet d'un lieu mémoriel de l'épidémie du COVID-19

Hugues Paris

Psychiatre-Psychanalyste

CNP ea

Vivons-nous une catastrophe ? Au-delà des morts, c'est toute notre économie, notre rapport au monde, celui de l'échange, de la croissance, qui se trouvent remis en cause.

Le temps du confinement et de l'angoisse semble passé, et nos interrogations de ce jour déjà obsolètes.

Devons-nous nous recueillir, humblement, ou oublier nos morts et leurs vivants ?

Devons-nous nous souvenir, pour les générations futures, ou effacer les traces d'un mal déjà invisible ?

Devons-nous commémorer, ou ne faire de l'événement qu'un feu de paille de notre mémoire ?

Serons-nous fêtu ou marbre, oubli ou conscience ?

Je parle ici de ma place de psychiatre, d'enfants comme d'adultes, familier du sujet en souffrance, des enfances brisées par le deuil et la souffrance, des adultes taiseux des horreurs de la guerre, des mots qui manquent et qui se transmettent comme des trous de l'histoire dans lequel le fils ou la fille va plonger.

D'aucun convoque¹ le *Devoir de Mémoire*, et d'autre disent qu'il faut le *temps de l'Histoire*. L'un n'empêche pas l'autre, bien au contraire. Le devoir de mémoire me semble légitime et utile pour le sujet en souffrance, celui que je connais donc, s'il s'adosse, comme le souligne Paul Ricoeur, sur un travail de mémoire et un devoir d'histoire. C'est-à-dire, sur une réflexion collective de l'événement et un travail scientifique de l'historien.

Ne pas oublier, donc....

¹ Car l'épidémie de COVID-19 n'est pas un événement, une crise sanitaire, c'est une catastrophe. Comme le souligne Boris Cyrulnik, associant catastrophe et résilience qu'il oppose à la crise : « *Alors que dans la catastrophe il y a cata : coupure, en dehors, aux côtés, en dessus, et strophè [du grec ancien στροφή] : tournant. Donc, on prend un tournant à l'occasion de la blessure et on repart, mais pas comme avant. C'est la catastrophe. La coupure et la reprise d'un autre développement ; c'est la définition de la résilience.* »

Derrière ce qui peut paraître un impératif moral, il y a une responsabilité collective, existentielle.

Ne pas oublier les morts pour faire vivre les vivants.

Ne pas oublier le combat collectif des soignants, la communauté mobilisée, pour sauver les plus faibles.

Ne pas oublier que ce n'est pas une crise, que cela ne finit...²

Souviens toi ! cette injonction a toujours existé, des pierres dressées en passant par la mémoire Saint-Simonienne jusqu'à la tombe du Soldat Inconnu. Ses formes ont changé, sa nécessité est toujours là.

Ce qui fonde l'humain, ce qui le différencie radicalement des autres animaux, qui le fait « sapiens », **est la conscience de sa finitude.**

L'humain est le seul animal qui enterre ses morts, non pour les effacer mais au contraire pour faire de la tombe un lieu de mémoire³, celui du destin d'un individu, de sa naissance à son décès. De son existence.

La mort, avions-nous cru, avait disparu de la vie quotidienne. En l'oubliant nous espérions secrètement qu'elle nous oublierait.

On a oublié la mort et on aimerait certainement dans le même geste oublier les morts, « aller de l'avant », « ne pas s'attarder sur sa tristesse »...

Cependant, nous cliniciens, savons combien le deuil est long, complexe, combien le sujet en deuil a besoin de l'autre, de sa sympathie (« sa souffrance partagée » littéralement).

Le deuil est par essence un événement intime, singulier à chacun, et cependant vécu collectivement.

Il s'agit toujours de réconcilier les vivants et les morts.⁴

Les morts du COVID ne touchent pas que la famille, les proches. Ils nous touchent tous, victimes de la fragilité de l'humain, de la nature que l'on croyait maîtrisée et maîtrisable.

² Lire l'avertissement que porte Edgar Morin : « Cette crise nous pousse à nous interroger sur notre mode de vie, sur nos vrais besoins masqués dans les aliénations du quotidien » dans Le Monde du 19.04.2020

³ Nous utilisons le terme « lieu de mémoire » dans le sens que lui donna Pierre Nora dans son travail. (Lieux de Mémoire, Paris Gallimard, 1984-1992) Le lieu de mémoire est autant le lieu que le rituel, l'institution, qui l'entoure et le forme. Ainsi la Tombe du Soldat Inconnu, comprend le lieu, l'Arc de Triomphe, la flamme, le rituel annuel de son allumage, le dépôt de fleurs aux dates anniversaires, la République qui l'institua et le maintient.

⁴ On lira à ce propos les travaux de Martin Juliers-Costes, anthropologue, sur les rituels qu'instituent les adolescents à la mort d'un de leurs pairs.

Il devient impératif que le groupe, au-delà de la famille, se lie à ces morts, leur offre l'espace de pensée, le temps de la cérémonie d'adieu, une existence mémorielle singulière comme collective.

Une catastrophe appelle à une gestion collective de ce qui a lieu en ce moment, et du « plus jamais cela » de l'avenir.

Enfin, tous, scientifiques, simple citoyen, politiques, disent et soulignent que cette catastrophe sanitaire doit nous faire changer notre rapport au monde, doit nous interroger sur la mondialisation des échanges, notre consommation effrénée, le concept de croissance, notre rapport à la nature... Mais si nous voulons que cela est lieu, il ne faut surtout pas oublier. Il ne nous faut pas trop vite revenir à nos habitudes, remettre à plus tard, pour ne plus y penser, nos interrogations fondamentales.

Ne pas oublier... Pour le sujet, la catastrophe entraîne une fermeture de l'être sous forme d'un clivage, d'un enkystement des éléments douloureux.

Le sujet se barricade, se coupe de ses émotions, refuse de parler de peur de s'effondrer.

Ce phénomène se retrouve autant chez le survivant que, par exemple, dans l'enfant victime de la brutalité du deuil d'un parent. La génération suivante portera honte et culpabilité de cette parole qui n'a pas pu avoir lieu.

Nous voyons cela dans les survivants des camps de la mort, dans le traumatisme des orphelins de la guerre, dont Cyrulnik fait partie et qui sera à la base de son travail sur la résilience.

De notre point de vue, restreint, étroit, de psychiatre, psychanalyste, nous mesurons combien le déni du caractère collectif d'une catastrophe peut avoir des conséquences délétères pour le sujet et ceci souvent transgénérationnellement. Nous pensons au génocide arménien par exemple, au SIDA dans certains pays africains...

Cette catastrophe touche doublement le sujet survivant dans son être propre. Par la mort d'un proche dans des circonstances terribles, la souffrance, la solitude, l'absence des siens. Sa douleur est accrue par la culpabilité et le regret de ne pas avoir pu être là au moment du passage. Regret redoublé par son absence dans ce temps essentiel qui permet de dire adieu au mort, de se réconcilier avec lui dans ce moment collectif qu'est la cérémonie funéraire, les rituels autour de ce décès, réduit par le fait de l'épidémie.

Nous mesurons combien le processus de deuil nécessite des temps collectifs et des moments privés, de s'inscrire dans la longueur des rituels et dans l'immédiateté de la cérémonie...

Le deuil n'est pas l'oubli, mais le souvenir sans douleur du disparu. Son but n'est pas sa disparition mais au contraire sa présence apaisante en nous. Un « Temps retrouvé ».

Le pire pour le sujet, Perec le montre magistralement, n'est pas la disparition mais l'impossibilité de convoquer psychiquement le souvenir du disparu. Un blanc impossible à remplir et à jamais douloureux.⁵

Pour cela, il nous faut se souvenir. Ne pas oublier.

Il faut nous souvenir que si *Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés*⁶, c'est grâce à un combat collectif, institutionnel, allant du confinement dans sa décision et dans son application par chacun, à des hôpitaux conçus, financés, institutionnalisés par la communauté où des soignants, portés par leur sens du devoir, ont soigné, guéri mais aussi accompagné dans la mort leurs concitoyens.

Nous sommes touchés par une catastrophe sanitaire, un phénomène collectif, global, mondialisé, témoin et résultat de l'expansion sans limite de l'humain, et en ce sens nous devons en conserver la mémoire et donc les enseignements.

La création d'un lieu mémoriel, vivant par la parole, témoin d'une catastrophe collective, porteur du deuil de chacun et du combat des vivants nous semble essentiel pour *Ne Pas Oublier*.

Il nous faut nous souvenir des morts, dans leur individualité la plus singulière, car ils ont droit à cette célébration, à ce *memento mori* collectif qui permet le deuil, individuel.

Nous souvenir et célébrer le groupe et sa force, Célébrer les soignants, les administratifs, les caissières, les employés des pompes funèbres, tous ceux qui par leur engagement ont contenu l'épidémie.

En ce lieu de mémoire, faire que les vivants puissent s'interroger ensemble sur la folie des hommes, la peine de chacun, l'espoir collectif d'un avenir différent.

⁵ G. Perec, dans *W ou un souvenir d'enfance*, démontre que, au-delà de son orphelinat, son absence de souvenirs de sa mère, déportée quand il avait 6 ans reste le drame de sa vie, impossible à combler. Dans ce contexte et partant de ce constat pour d'autres enfants victimes, a été créé à Paris le Mémorial de la Shoah qui tente de rassembler des éléments mémoriels, à commencer par leur nom, de ces victimes sans sépultures.

⁶ La Fontaine, *Les Animaux Malades de la Peste*